

Laudatio prononcée par Madame Jagoda Marinić pour la remise du Prix Européen de l'Essai à l'autrice Arundhati Roy le 12 septembre 2023.

Chère Arundhati Roy,
Mesdames et Messieurs,
Chers lectrices et lecteurs, amoureuses et amoureux de la littérature,

Nous sommes réunis ce soir pour un événement tout particulier. Nous célébrons l'écriture d'Arundhati Roy en lui décernant le 45^e Prix Européen de l'Essai pour l'ensemble de sa carrière, à l'occasion de la publication de son recueil d'essais, *Azadi. Liberté, Fascimes, Fiction*, en français.

C'est pour moi un moment d'espoir que de nous retrouver autour de l'écrit dans ce contexte et de voir Arundhati Roy parmi nous, dans cette salle, ce soir. Le jury a fait un excellent choix en attribuant le 45^e prix européen de l'essai à Arundhati Roy. Bien qu'il me soit impossible d'évoquer la complexité de ses œuvres de fiction et de non-fiction dans une intervention aussi brève, sachant que vous toutes et tous, lectrices et lecteurs passionnés, serez plongés au cœur de son œuvre, je peux néanmoins tenter d'expliquer pourquoi ce choix est un signe d'espoir.

J'ai découvert Arundhati Roy lorsque j'étais écolière. Comme beaucoup de jeunes filles partout dans le monde, j'ai lu *Le Dieu des petits riens* et j'y ai trouvé des histoires qui m'ont permis d'exprimer des émotions, de pointer du doigt des injustices et de trouver un langage pour parler des sentiments d'attachement et de perte. En découvrant par la lecture les personnages d'Arundhati, j'ai pu, moi, fille de la classe ouvrière d'une banlieue du sud de l'Allemagne, m'identifier à la vie intérieure de Rahel et d'Estha. La capacité d'Arundhati à tisser un lien entre la vie intérieure du lecteur à celle de ses personnages est un don rare. Des dizaines d'années plus tard, je ne me souviens peut-être pas de tous les détails de l'histoire, ni de tous les lieux où elle se déroule, mais je n'ai jamais oublié l'atmosphère dans laquelle j'étais immergée en lisant son livre.

Un jour, j'ai lu l'interview d'une metteuse en scène de théâtre allemande. On lui demandait si elle pouvait citer un auteur dont le style lui donnerait envie de porter son œuvre à la scène. Elle a répondu: Arundhati Roy. J'ai immédiatement compris ce qu'elle voulait dire. La plasticité de son écriture est extraordinaire. En la lisant, vous ne vous plongez pas seulement dans ses personnages et ses histoires, il arrive

un moment où vous êtes entièrement enveloppé par ses images et ce sentiment est difficile à oublier. C'est presque le sentiment que décrit J. D. Salinger dans *L'attrape-cœurs*, où son personnage dit: « lorsque vous terminez certains livres, vous vous sentez si proche de l'auteur que vous avez l'impression de pouvoir fermer son livre et de l'appeler comme si c'était un ami. » Dans le cas d'Arundhati, après avoir lu ses livres, on n'a jamais l'impression de pouvoir l'appeler, mais plutôt d'avoir envie de l'appeler mais de ne pas être sûr de vouloir vraiment perturber ce pouvoir d'imaginer qui donne naissance à son œuvre. Une œuvre qui fait à la fois partie de ce monde et qui nous donne à entrevoir quelque chose de plus profond. Ce n'est pas une coïncidence si *Le Ministère du Bonheur* suprême se déroule dans un cimetière de Delhi. Arundhati Roy nous emmène dans des endroits que la plupart d'entre nous redoutent, que ce soit dans ses livres de fiction ou de non fiction. Alors que beaucoup s'emploient à faire la distinction entre ces deux genres, qu'elle maîtrise à la perfection, elle a elle-même déclaré dans une interview: « Les deux font partie de moi, de ma façon de penser. Les ouvrages non fictionnels que j'ai écrits ont toujours été des interventions urgentes. Sur une période de vingt ans, il s'agit là d'un type particulier de narration. Je ne cesse de raconter des histoires ».

J'irais même plus loin: Les deux font non seulement partie de sa façon de penser, mais aussi de sa façon d'être. Lorsqu'elle a donné la conférence sur W.G. Sebald, elle a souligné qu'il y avait un point sur lequel elle n'était pas d'accord avec lui, et je vais la citer: « Il a dit qu'il détestait le roman. J'aime le roman. Je suis peut-être le roman ».

Si les deux genres font partie d'elle, alors elle est peut-être aussi l'essai. Elle incarne son écriture. Mais plus que tout, il y a une architecture morale sur laquelle se fondent ses essais et ses romans qui parle des injustices de l'état du monde où nous vivons. Il ne s'agit pas d'une « écriture morale » comme certains aiment à le dire. Elle raconte l'histoire des gens qu'elle voit autour d'elle. Trop de gens sont invisibles au regard d'autrui. Elle manie la critique comme un couteau tranchant lorsque, avec le sourire, elle remet en question des concepts en vogue en demandant simplement: « Quelle est la vraie part du « post » dans le colonialisme? ». À une époque où nous devons défendre les faits contre les « fake news », elle puise sa force dans le courage de continuer à défendre l'histoire, le récit, les sentiments. Beaucoup d'entre nous en sont venus à croire que la seule façon de s'opposer aux discours contrefaits est de fournir plus de données et de faits probants, abandonnant ainsi trop souvent les émotions et le récit aux mouvements nationalistes ou de droite du monde entier. Arundhati a le courage de s'en tenir aux histoires, même et surtout lorsqu'il s'agit de non-fiction, elle persiste à raconter une histoire, mais en se donnant des moyens différents.

Elle ne s'inscrit pas dans le monde de l'université et pourtant ses écrits offrent une vision profonde de l'état du monde où nous vivons. Lorsque je l'ai vue au festival littéraire de Berlin, il y a quelques années, quelqu'un lui a demandé si elle était écrivaine ou activiste. Elle a répondu qu'elle n'avait pas besoin de cette étiquette, qui lui enlèverait en fait une partie du pouvoir de sa littérature.

Ce n'est pas une militante mais bien une écrivaine. L'une de nos meilleures.

Je n'étais déjà plus une écolière mais une écrivaine et journaliste à part entière et le succès du podcast que j'animais m'a donné le courage de l'appeler et de perturber son travail d'imagination. Elle a accepté d'être mon invitée et de parler de liberté car il y a si peu d'espaces où l'on peut vraiment le faire de nos jours. Notre conversation m'a appris deux choses, parmi tant d'autres, que j'aimerais partager avec vous ce soir. Dans l'épisode de mon podcast FREIHEI DELUXE qui lui est dédié, elle s'est elle-même définie de façon saisissante et a parlé du type d'écrivaine qu'elle est :

« Je suis quelqu'un qui croira toujours au pouvoir de l'écrit. On peut faire autant de vidéos et de films que l'on veut mais, en fin de compte, le danger que représente un écrivain est d'une autre nature. Et c'est là mon danger. »

J'ai été stupéfaite de constater qu'une personne aussi douce dans sa façon de s'exprimer et faisant preuve d'autant d'empathie puisse être aussi déterminée dans sa volonté de parler. Elle a déclaré en toute tranquillité, mais avec détermination, qu'elle était prête à faire peur aux gens. Pas à n'importe qui, mais à celles et ceux qui essaient de faire taire les autres au nom de leur propre pouvoir, de leur influence, de leur richesse égoïste ou de leur statut. Sa douceur m'a rappelé que nous pouvons nous battre sans devenir comme nos ennemis, que nous pouvons être armés différemment si nous acceptons notre vulnérabilité. La plus grande leçon que l'on peut tirer de ses livres, outre les faits qu'elle mentionne, est peut-être de comprendre la volonté d'Arundhati Roy d'accepter la douleur, de s'autoriser à ressentir la souffrance que beaucoup essaient de faire taire, sans se fermer au monde extérieur, juste pour rester dans un endroit confortable.

Alors, pourquoi cette nuit est-elle porteuse d'espoir pour moi ?

Voici l'autre chose que j'ai apprise pendant l'enregistrement du podcast. C'est arrivé par hasard. Mon équipe à la station de radio est toujours extrêmement nerveuse à l'idée de ne pas avoir un son clair et parfait sur l'enregistrement. Elle est l'affût des bruits parasites. Tout doit être parfait en matière de son. Nous avons réussi à enregistrer 60 épisodes sans aucun bruit parasite. Avec Arundhati, nous avons essayé de faire de notre mieux, comme toujours. Elle était assise dans son appartement, quand mon équipe a soudain demandé :

- « Pouvez-vous fermer la fenêtre s'il vous plaît, il y a du bruit derrière vous. »

Arundhati a répondu : « La fenêtre est fermée. »

- « Pourtant on entend le bruit de la rue, de la circulation... »

- « Eh bien, c'est Delhi. Je ne peux rien faire de plus, c'est comme ça. »

L'épisode d'Arundhati est le seul qui n'est pas parfait sur le plan sonore, qui contient les bruits de la ville où vit mon invitée. Cela me semble être une métaphore parfaite du type d'écrivaine qu'est Arundhati Roy, du danger qu'elle représente. Plus on essaie de créer un monde où l'on laisse de côté les perturbations, plus elle reste calme au milieu de tout cela et vous le fait savoir : c'est le monde dans lequel nous vivons et

je vais vous en parler. Vous ne pouvez pas vous débarrasser des bruits indésirables. Il faut écouter le monde tel qu'il est et non tel qu'on voudrait qu'il soit.

C'est ce qui me donne de l'espoir ce soir : que nous vivions encore dans un monde où cela est entendu.

Que nous soyons à l'écoute de l'intervention urgente et que nous ne puissions pas en détourner le regard.

Qu'il existe encore une écrivaine aussi douée qu'Arundhati Roy, désireuse et capable de rester ouverte malgré tout.

Félicitations, chère Arundhati Roy !

Jagoda Marinić

Lausanne, le 12 septembre 2023

Traduction Laurent-Manuel Lefort